

Août 1954 / Août 2014

Les plus grands événements du monde passent par le vécu des gens les plus anodins.. Je fais partie de ces gens anodins.

Aujourd'hui, 60 ans après, je raconte mon exode de Hà Nội à Sài-gòn, le 15 Août 1954. J'avais 17 ans à l'époque et j'étais au Lycée Albert Sarraut. Nous venions de finir notre classe de Seconde Classique. Ma foi, l'année s'était bien passée, nous avons une excellente enseignante de Français, madame Eisenberg, c'était grâce à elle que cette année-là, et par la suite surtout, la discipline des « explications de texte » n'eut plus de secret pour moi. Qu'y a-t-il de plus important pour un lycéen de cet âge, sinon de pouvoir poursuivre ses études, une fois qu'il a été amorcé pour bien continuer ? Je ne me doutais pas que l'été de l'année 1954 allait marquer un tournant dans ma vie, dans ma scolarité, et que bientôt je quitterais Hà Nội, mes amis, mes cousins (et cousines¹), et que je quitterais le Lycée Albert Sarraut, définitivement, sans un au-revoir, sans une seule transition. A 60 ans de distance, l'évocation de toutes ces choses m'émeut encore, profondément.

Bien sûr, nous étions au courant des événements qui secouaient notre pays, mais ceci nous le savions déjà depuis des années. Nous avons suivi les péripéties de la guerre, les aléas des batailles. Ma mère nous avait fait un abonnement à *Paris Match*, nous étions au courant que *Điền Biên Phủ* c'était finie, qu'une Conférence s'ouvrait à Genève, qu'il y aurait un risque de partition de notre pays... Mais le mois de Juin se terminait, la distribution des prix, bien qu'un peu plus triste que d'habitude, comme si l'on se doutait de quelque chose, marqua quand même les joies de l'été. L'insouciance reprenait vite le dessus, mais jamais complètement. Ma mère nous disait qu'il faudrait partir, où ?, on n'en savait rien, ou avec très très peu de précision. A l'angoisse d'un éventuel départ, s'ajoutait à l'époque un certain émoussissement de l'inconnu, certes vite balayé par des préoccupations plus terre à terre. Ma mère nous a acheté des valises, la mienne, tout en cuir et couleur fauve, ne devait pas dépasser 50 centimètres de longueur. Mon premier souci était de la cirer consciencieusement. Les ordres de ma mère tombèrent, brefs : il nous fallait trier les affaires les plus nécessaires et les choses qui nous tenaient le plus à coeur. Pour les premières, c'était relativement facile : une chemise, un pantalon, une culotte ; pour les autres : les photos de famille ; et, relevant de mon ressort, unique garçon, les photos de culte de nos disparus : grand Dieu, qu'il y avait de morts durant ma jeunesse ! Eh bien, aucune des effigies de ces chers disparus ne manque, à l'heure actuelle, sur l'autel des ancêtres, à l'endroit où j'habite, où je suis actuellement. Et c'est tout. A part ceci, que me reste-t-il, maintenant, de toutes les choses que j'avais rangées dans ma petite valise, de cet univers qui présidait déjà au choix sans appel que, plus tard, à chaque instant, nous devons opérer dans notre vie ? Un petit gobelet en plastique qui me servait de verre à dents, et qui, craquelé et à la patine jaunie, reste toujours sur les rayons de notre salle de bain. Un petit gilet en laine, trop court maintenant, que je n'ai jamais porté, et que ma mère avait tricoté juste avant le départ : je le garde, double relique des saisons avec hivers de Hà Nội, -Sài-gòn, avec son climat, ne requiert jamais un gilet- et puis, c'est le dernier souvenir des mains de ma mère, lors de nos derniers instants à Hà Nội. Je les laisserai à mes filles, car ce ne sont pas de vulgaires objets, elles sauront qu'ils ont marqué l'un des moments les plus importants de ma vie.

¹ Je ne reverrai jamais plus l'une d'elle, morte dans un bombardement par B 52 (1972), sous un escalier, son bébé dans les bras.



Voici les trois moyens de locomotion de mon père, médecin de campagne, pour se rendre aux urgences (Viêt Nam, 1940-1945). 1^{ère} photo : une automobile Renault conduite par notre chauffeur, on le voit à gauche ; à droite : mon père, l'une de mes grandes sœurs et moi (Cao Bằng, 1941). 2^e photo : un pousse-pousse, au fond du jardin, derrière l'une de mes sœurs à bicyclette (1942, Cao Bằng). 3^e photo : la bicyclette Peugeot héritée de mon père que je tenais en mains, à la sortie des classes au Lycée Albert Sarraut (Hà Nội, 1953, 1^{er} tiers de la photo, à gauche, moi-même, sous la flèche).

Juillet 1954 : je devais aller aux Marchés en plein air (*chợ trời*) et essayer de vendre ma bicyclette. Ce fut un autre crève-cœur, on avait longtemps discuté avec ma mère, car cette bicyclette était l'un des objets auquel mon père tenait le plus. Elle était de la marque Peugeot, sans doute des années d'avant-guerre, un modèle dont le col disposait d'un anti-volet qui empêchait le guidon de tourner, et dont tous les accessoires portaient le sigle « Peugeot ». Mon père l'avait rachetée à Cao Bằng, à l'un de ses patients qui s'en était séparé moitié par gratitude envers mon père, moitié parce qu'il savait que la bicyclette serait en de bonnes mains. Effectivement, mon père, qui était médecin de campagne, se servait de cette bicyclette pour se rendre auprès de ses malades, quand il n'y avait pas de route carrossable, de jour comme de nuit. Dès qu'il y avait une urgence, il se levait, suivait alors un envoyé qui, tantôt courait à ses côtés, tantôt pédalait sur un autre engin. C'était de 1942 jusqu'à Avril 1945. Quand les chemins le permettaient, mon père se faisait tracter en pousse-pousse privé : le tireur de pousse-pousse, un domestique mort plus tard au service de notre famille, a actuellement sa photo sur l'autel des ancêtres². Si les routes s'avéraient plus larges, mon père prenait alors sa voiture, qui servait aussi à nos déplacements de loisirs, mais ces occasions étaient rares. La bicyclette était le moyen le plus adapté à ses besoins. A la mort de

² Simple paysan embauché avant ma naissance, il fit aussi, plus tard, office de jardinier, puis de cuisinier. Je ne savais pas d'où il détenait tout son savoir. Ma thèse d'Ethnobotanique a été dédiée, pieusement, à sa mémoire. La présence de sa photo sur l'autel des ancêtres constitue un acte de « révolution sociale » à opérer dans l'au-delà.

mon père³, la bicyclette me revenait, je l'utilisais pour aller en classe, au Lycée Albert Sarraut, de la rentrée 1947 jusqu'à Juin 1954, avant de devoir l'amener vendre au Marché en plein air, car nous avons besoin d'un complément d'argent pour notre exode. C'était comme cela que j'apprenais la valeur des objets : ou bien ils sont beaux, ou bien ils sont porteurs de souvenirs, le reste : pouf ! une chiquenaude, et la poussière s'en va, fût-elle en or.

Ce qui nous chagrinait le plus, c'était de devoir abandonner les tombes de nos proches. Presque tous les jours, on allait les visiter, il y avait là, dans un coin du cimetière de Hà Nội, transformé plus tard en conglomérat d'usines, le premier tombeau familial, premier en date, celui de ma sœur aînée, morte à 5 ans (1936), l'année d'avant ma naissance, puis celle de mon père (1945) dont les ossements furent ramenés de province par ma mère, puis celle d'une tante, puis celle de ma grande sœur morte en 1951, puis celle de notre grande mère paternelle, puis celle de mon grand père... De l'herbe jaunie par le soleil nous parvenaient les crissements monotones des criquets, jamais été ne m'a paru aussi magnifique et aussi désolé, chaque fois que nous quittions le cimetière, c'était toujours avec le secret espoir de pouvoir revenir le lendemain, bien sûr, jusqu'au jour fatidique du départ.



Une dernière visite des hauts-lieux de Hà Nội a été effectuée, immortalisée par un cousin, passionné de photographie, et vivant actuellement aux Etats-Unis, (Hà Nội, 1954).

Ma mère nous l'avait annoncé pour le 15 Août. Toute la nuit je ne dormais pas : je regardais par la fenêtre les rues de Hà Nội, éclairées de temps à autre par les phares d'un camion militaire. J'aurais voulu dormir car le lendemain serait plein d'imprévus, mais le sommeil ne venait pas. Le jour se levait, on se rendit à l'annexe du Lycée Albert Sarraut, rue Rollande, assez près de chez nous. Il y avait là d'autres familles que je ne connaissais pas, mais pas l'ombre d'une silhouette familière, à part les six membres de notre famille, deux domestiques compris. On devait, par la suite, être amené à l'aéroport militaire de Bạch Mai, mais seulement aux débuts de l'après-midi et nous entasser à bord d'un avion utilisé pour les parachutages, un Dakota, sans porte. Les gens s'entassaient tant bien que mal là-dedans, pêle mêle. J'étais placé entre un capitaine français et une dame vietnamienne assez replète. Le seul ennui est que les Dakotas n'avaient pas de siège, mais des banquettes en métal, avec des creux où les soldats posaient leur derrière. Moi, je posais le mien, tant bien que mal, entre le creux occupé par le capitaine, à ma gauche, et l'autre creux occupé par la dame, à ma droite. Autant dire que j'étais placé sur, non pas un volcan, mais sur une ligne de crêtes, très inconfortable, durant tout le trajet d'une dizaine d'heures. Par contre, je

³ Début Avril 1945, d'un typhus contracté au « chevet de ses patients », des prisonniers. J'allais avoir 8 ans.

voyais par la portière sans porte de l'autre côté, devant moi, tout le paysage d'en dessous, l'avion ne volant pas très haut, contrairement aux supersoniques de nos jours. Par delà le domestique, hélas assis par terre, et qui se cramponnait aux bagages attachés au milieu de l'avion, je voyais défiler le paysage du delta, puis de la Haute Région : sur les pitons calcaires, on peut voir distinctement des slogans marqués (à la chaux ?) sur le flanc des collines. C'était un excellent moyen de propagande, qui devait frapper l'esprit de plus d'un qui survolaient ces lieux et dont je me souviens jusqu'à maintenant. Il y avait là le bref et péremptoire « La résistance vaincra », en français, ou le mot d'ordre en vietnamien « *Trường Kỳ Kháng Chiến, nhất định thắng lợi*⁴ ». Plus tard, j'y reconnâit le style de Trường Chinh («Camarade Longue Marche»), alors Premier Secrétaire du Parti Communiste, et inspirateur de cette « Longue Résistance ».

Des bouffées d'air chaud, puis froid, entrèrent par la portière sans porte. Puis des lambeaux de nuages. Des trous d'air qui nous remontèrent l'estomac, aussi. Ma voisine de droite vomissait, discrètement, proprement. On atterrissait durant la nuit, probablement à l'aéroport de Tân Sơn Nhứt. Un camion militaire nous amenait vers notre Centre d'accueil, le Lycée Marie Curie. Appel nocturne, distribution nocturne de lits de camps, partage de lotissements familiaux au milieu des préaux, ou des classes. J'étais ainsi hébergé durant un mois au Lycée Marie Curie (à ce titre, j'aurais pu bénéficier, en premier, de l'appartenance à ce Lycée, mais bon, à l'époque c'étaient encore les vacances, on ne savait même pas que ce Lycée était destiné aux jeunes-filles). On mangeait collectivement, par grandes tablées. Il y avait des douches collectives, des toilettes collectives. Un mois plus tard, nous partions pour Dalat, pour être au Lycée Yersin, puis l'année d'après au Lycée Chasseloup-Laubat, puis..., puis...

Mais bon, l'arrachement était fait, j'étais séparé de mon milieu natal. D'autres lieux, aussi beaux, voire plus beaux, porteront la trace de mes pas, mais plus rien ne sera comme avant. Il y eut Août 1954, puis... après. Sur le moment, il y a eu aussi la terreur d'un adolescent qui ne comprenait rien à rien de ce qui se dit à Sài-gòn : quand les gens vous parlaient avec le sourire, on captait le sourire, mais pas le sens des paroles. Et j'ai compris (enfin, je comprendrai) que si j'avais débarqué, plus jeune, au Sud du Việt Nam, ou ailleurs, il y aurait eu un temps d'adaptation, ou bien une faculté adaptatrice. Là, j'avais 17 ans, désormais je transporterai cette carapace de tortue, déjà formée, à la fois protection et prison, et que, désormais partout, je serais sur une terre d'exil, irrémédiablement.

Dans mes souvenirs, peu de batailles grandioses, pas de sacrifices dans ces « enfers », même pas les souffrances d'autrui dont je suis conscient. Rien que cette coupure du 15 Août 1954.



ĐINH Trọng Hiếu, JJR 1956

⁴ « La longue résistance vaincra, inéluctablement ».